

XYZ. La revue de la nouvelle

La grise

Jean-Simon DesRochers



Number 121, Spring 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRochers, J.-S. (2015). La grise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 20–23.

La grise

Jean-Simon DesRochers

Voici mes mots voici mon idée il est
là en avance
sur moi avant même que je l'aie cou-
chée par écrit.

WILLIAM GADDIS, *Agonie d'agapè*

ELLE S'ÉTAIT DIT 15 h 15 et sa montre indique 15 h 04, et cette idée qu'elle a eue, cette grande idée de se donner une heure précise, celle où ce serait fini, complété, final, cœur troué, corps sans respir laissé là comme un débris, une pollution normale, elle pourriture, corps à finir, corps pour rien ; il faut dire qu'elle se retrouvait au fond de l'entonnoir depuis longtemps, prise jusqu'à la gorge, non pire, jusqu'aux yeux, aux cheveux, tête première dans l'entonnoir qui te recrache en morceaux, elle en morceaux, pauvre elle, toujours en marge du mouvement perpétuel des fabricants de bonheur, une plongée direction bas-fonds, ligne directe vers l'effacement passif, l'auto-assassinat comme dernier vers d'un poème ironique s'avalant par la queue, celui de la force vive retournée contre elle-même, de la vivante qui trouve la force de se dire non, de ne plus y penser, de ne plus dire, de ne plus, et d'un mouvement de lame qui perce enfonce et remonte, en une deux trois quatre cinq secondes, finie la réalité aux dettes rouge sang, finis les tracassés du réel, ces nourritures du jour, parole ou pain qui font courir, parler comme on mange, dévorer cannibale, un mot, une tranche à la fois et toujours fuir ou poursuivre, trop peu de temps pour une seule bouche et si peu de pieds — et si ce n'était pas que la bouche finalement, et si cette éponge à souvenirs qui la contrôle pouvait se redresser, oublier/retenir les bons visages, les bons noms, bonnes idées, petites joies des sourires faciles devant le miroir chaque matin (se faire un cadeau comme disait l'idiot), elle

20 pauvre elle qui maudit son cerveau, lui, organe blanc gris qui

n'est qu'un réseau de chairs se maudissant lui-même comme si c'était un loisir, une pratique quotidienne, un hobby pour neurones croches, cerveau malade traité, préparé aux épices du jour saveur Zoloft-Paxil-Lexapro-Cymbalta-Prozac-Luvon-Epival, cocktail coloré comme autant de plantes réduites à la molécule, chacune comprimée jusqu'à faire exploser les tristesses nécessaires, petit jardin chimique pour joie sans cérémonie, joie grise qu'elle se dit, ressassant les plans du jour puisqu'il fait joli, que personne ne l'a touchée ni violée ni baisée ni détestée ni aimée ni cajolée ni approchée depuis les temps de chambre blanche aux murs mous, mais qu'importe puisqu'il fait joli dehors, oui, joli parce que la joliesse météorologique ne veut rien dire, qu'est-ce que le joli si le gris occupe la moindre place, joli soleil, joli nuage, jolie pluie, tout peut atteindre un niveau de beauté mineure, elle le sait trop bien, même le jardin chimique ne brisera pas son élan, tout devient joli quand on focalise assez longtemps, question d'effort, de persistance, c'est le syndrome de Stockholm de la beauté relative, ça dort en nous, ce désir d'y voir clair, de voir ce qui existe au-delà de l'univers observable, de s'enivrer avec les calculs d'un infini qui n'est pas comme une forêt, cette forêt — c'est grand, une forêt, pour une femme qui marche pieds nus dans la boue froide, mais une forêt, c'est fini, ce sont des nombres possibles, des quantités d'arbres, des sommes de carbone piégé, de biomasse, d'anneaux de croissance — comment fait-on pour déterminer l'âge d'un arbre sans le tuer, comment peut-on atteindre un semblant de connaissance sans payer le prix — obsédant, ces questions révélant qu'on paye pour apprendre, obsédant pour elle qui marche afin de trouver un espace, une clairière, un accès au ciel gris pour y laisser filer cette âme qu'elle n'est pas certaine d'avoir — est-ce un pari, est-elle aussi pué- rile, peut-être n'est-ce que ce mélange, ce jardin chimique qui lui décore le crâne et ses extensions, parce que l'intelligence et ses idées ont moins de force que les pieds gelés, et pourquoi, mais pourquoi a-t-elle retiré ses bottes à mi-chemin, ce n'était pas le contact tellurique qui lui manquait, 21

elle n'a jamais enduré le moindre grain de sable entre les orteils, et cette peur de marcher sur une couleuvre, pourquoi avoir lancé ses foutues bottes au milieu d'un étang à peine dégelé — peut-être que cette fois, ce n'est pas une répétition, que le rituel cent fois écrit, six fois répété, trouvera enfin son aboutissement, couteau, cœur, sang, et ce qui suivrait, si suite il y a — six fois répété, six fois raté, trois purges d'estomac, veines mal tailladées (pas en sens contraire, pauvre novice, c'est sur le long que ça saigne en vitesse), corde trop longue et mal nouée, pont trop bas avec rivière tempérée, six échecs dans la manche et en route vers la septième possibilité, chiffre chanceux, même si le concept veut qu'en un tel contexte, sept devient un nombre, et un chanceux, de surcroît, et pourquoi le treize ne le serait pas, lui, cela n'a aucun sens puisque, puisque, puisque, selon le calcul, oui, le calcul — elle s'arrête, regarde ses pieds enfouis dans la boue épaisse et froide et grise, le calcul, le calcul, le calcul : s'en souvient-elle, chercher, chercher, où est-il, oui, c'est lui, le revoilà : liste de nombres entiers : un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix onze douze treize quatorze quinze seize dix-sept dix-huit dix-neuf vingt vingt et un et ainsi de suite, on ne garde que les entiers impairs, le deuxième terme de la liste devient le trois et on enlève un nombre sur trois, puis le troisième nombre devient sept, et on enlève un nombre sur sept, et le quatrième nombre devient neuf puis on enlève un nombre sur neuf : il ne reste que trois, sept et treize, ensuite il faut sauter jusqu'à trente et un — il y a quelqu'un dont le nombre chanceux serait trente et un, non, personne, pas du tout, personne ne choisit trente et un pour la chance, trop loin, trop impersonnel, mais trente et un, c'est l'âge qu'elle aurait la semaine prochaine — âge chanceux, non, quelle idée stupide, il n'y aura pas de semaine prochaine puisqu'elle arrive dans une clairière où les herbes peinent à se relever, c'est vrai que l'hiver a beaucoup neigé, un hiver gris comme cette joie chimique pompée cent fois minute par ce cœur à percer, un hiver gris joli, en parfaite coïncidence esthétique,

mettre bas dans quelques jours, peut-être que ce seront elles qui trouveront son corps exsangue, attirées par l'odeur minérale du sang dans la terre humide, de jolies biches, petites usines à faons si mignons, mais non, à quoi pense-t-elle, ce seront les charognards qui occuperont sa carcasse, corbeaux, urubus, corneilles, en finir au milieu d'une clairière comme s'étendre dans l'assiette des oiseaux noirs, au moins, il y aura ça, devenir une viande utile, se sublimer un peu dans les muscles du vol, comme ces Tibétains morts qu'on débite à la machette pour les livrer aux vautours, devenir nourriture, l'idée lui plaît, donner à manger plutôt que de donner à raconter, nourrir sans pourrir, devenir un squelette gris, libéré du poids des grandes chairs rouges, mais pas entièrement, pas des petites chairs qui formeront un nouveau jardin chimique, plantes contaminées, jardin de si peu, à peine de quoi rêver quand elle y pense et lève les yeux vers un nuage grand comme un pays pour se dire, une fois de plus, qu'aujourd'hui, au moins, il fait joli.